

La guerre en Ukraine à travers le prisme de la désinformation visuelle et les limites du fact-checking spécialisé : une étude de cas au Monde

Pauline Zecchinon, Olivier Standaert

▶ **To cite this version:**

Pauline Zecchinon, Olivier Standaert. La guerre en Ukraine à travers le prisme de la désinformation visuelle et les limites du fact-checking spécialisé : une étude de cas au Monde. H2PTM'23 : La fabrique du sens à l'ère de l'information numérique : enjeux et défis, Oct 2023, Valenciennes, France. pp.35-51. hal-05196107

HAL Id: hal-05196107
https://hal.science/hal-05196107v1

Submitted on 1 Aug 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La guerre en Ukraine à travers le prisme de la désinformation visuelle et les limites du fact-checking spécialisé

Une étude de cas au *Monde*

Pauline Zecchinon*, Olivier Standaert*

**Observatoire de Recherche sur les Médias et le journalisme (ORM)*
Université Catholique de Louvain
14 L2.03.02 Ruelle de la Lanterne Magique, B-1348 Louvain-la-Neuve, Belgique
pauline.zecchinon@uclouvain.be
olivier.standaert@uclouvain.be

RÉSUMÉ. *Cette étude vise à comprendre comment la cellule de fact-checking du quotidien Le Monde a organisé ses pratiques en réponse au flux de désinformation visuelle qui a envahi les réseaux sociaux durant les premiers mois de l'invasion de l'Ukraine par la Russie (février à octobre 2022). Les résultats montrent que la majorité des visuels diffusés sont des images authentiques avec des légendes trompeuses plutôt que des manipulations sophistiquées. Les journalistes fact-checkers s'appuient sur une combinaison de veille des réseaux sociaux, d'outils numériques et d'expertise individuelle pour la vérification des images. Cependant, les pratiques de vérification des faits ont des limites en temps de guerre, où la désinformation peut être difficile à suivre et à vérifier, et les finalités du fact-checking sont discutées en raison de la complexité des événements.*

ABSTRACT. *This study aims to understand how the fact-checking team at Le Monde newspaper organized their practices in response to the flood of visual disinformation that invaded social media during the early months of the Russian invasion of Ukraine (February to October 2022). The results show that the majority of visuals disseminated are authentic images with misleading captions rather than sophisticated manipulations. Fact-checking journalists rely on a combination of social media monitoring, digital tools, and individual expertise for image verification. However, fact-checking practices have limitations in times of war, where disinformation can be difficult to track and verify, and the goals of fact-checking are being debated due to the complexity of events.*

MOTS-CLÉS : *désinformation visuelle – fact-checking – guerre en Ukraine – vérification – pratiques – réseaux sociaux – limites*

KEYWORDS: *visual disinformation – fact-checking – war in Ukraine – verification – practices – social media – limitations*

1. Introduction

L'Ukraine et la Russie se livrent une guerre de l'information et de l'image sur les médias sociaux et les sites web depuis le début du conflit en 2014 (Khaldarova & Pantti, 2016). Mais l'invasion de l'Ukraine par la Russie le 24 février 2022 a donné aux fausses informations diffusées une portée et un écho plus importants qu'auparavant. Leur particularité : elles sont principalement visuelles. Dès le début de la guerre, des vidéos et des images fausses ou décontextualisées sont apparues en ligne et continuent d'affluer. Les qualités des matériaux visuels - émotifs, vivants, mémorables et « preuves » de l'authenticité de l'événement représenté (Joffe, 2008) - ainsi que leur facilité de manipulation technologique, les rendent particulièrement puissants et dangereux. Dans le cadre de la lutte mondiale contre la désinformation, les journalistes ont depuis longtemps intégré dans leur travail des pratiques telles que le fact-checking, le contrôle des sources et la vérification (Bigot, 2017; Thomson et al., 2022). Ces dernières années, les pratiques de fact-checking au sein des salles de rédaction, mais aussi parfois en dehors, sont devenues plus structurées, plus visibles et dotées de nouveaux moyens pour faire face aux défis spécifiques de la désinformation en ligne. Dès le début de l'invasion russe de l'Ukraine, les journalistes chargés de la vérification des faits ont été confrontés à la prolifération de contenus visuels en ligne et ont dû réagir rapidement compte tenu de l'audience élevée et de la viralité des (fausses) nouvelles suscitées par ces événements. L'objectif principal de cette recherche est de comprendre comment le contexte de désinformation autour de la guerre en Ukraine a affecté les pratiques de vérification visuelle des *Décodeurs*, la cellule spécialisée de fact-checking du *Monde*, l'un des quotidiens français de référence.

2. Cadre théorique

La digitalisation de l'information, combinée à l'essor du journalisme citoyen (Allan, 2013b) en tant qu'« individus capables de participer à l'élaboration de l'information », la démocratisation de la photographie (Ritchin, 2013), grâce à laquelle la possibilité de produire des images devient accessible à tous, et l'émergence de plateformes sur lesquelles diffuser du contenu, ont décuplé les moyens de contribuer au désordre informationnel. Les images constituent un élément crucial de cet écosystème de l'information numérique, et elles sont produites, publiées et partagées extrêmement rapidement en ligne (Thomson et al., 2022) notamment lorsqu'un événement important touche une communauté. Si certains de ces visuels constituent une source d'information pertinente pour les journalistes (Allan, 2013a; Wahl-Jorgensen, 2016) d'autres sont créés pour diffuser de fausses informations.

La désinformation est un concept complexe et fluide (Wardle, 2018) qui englobe différentes formes de fausses informations. Dans cette étude, nous nous concentrons sur la désinformation, comprise comme une information trompeuse intentionnelle et crédible pour faire avancer des objectifs politiques, par opposition à la

« mésinformation », considérée comme non intentionnelle (Bennett & Livingston, 2018). Tandoc et al. (2018) classent les fake news en fonction de leur niveau de facticité, c'est-à-dire de la mesure dans laquelle les fake news sont basées sur des faits, ainsi que du degré d'intention de l'auteur d'induire le public en erreur. Ces types de contenus sont conçus pour ressembler à des informations fondées sur des faits et sont présentés comme tels (Himma-Kadakas & Ojamets, 2022). Cela donne une typologie de quatre formes fausses informations basées sur les niveaux de facticité et d'intention : la publicité, la propagande, la manipulation et la fabrication de contenu (Tandoc et al., 2018).

Dans ce contexte, le rôle traditionnel du journaliste en tant que « gatekeeper », contrôlant les portes de l'information diffusée au public (Shoemaker & Vos, 2009), tend à devenir obsolète car tout le monde peut désormais créer et publier son propre contenu, ouvrant ainsi les portes à la désinformation (Amazeen, 2020; Waisbord, 2018). Le « gatekeeping » est alors davantage considéré comme un rôle que les journalistes remplissent au service de la démocratie (Vos & Heinderyckx, 2015) et/ou de contrôle et de surveillance éditoriale (Vos & Thomas, 2019). Le « nouveau » fact-checking, tel qu'il est apparu aux États-Unis au début des années 2000 avec l'arrivée d'Internet (Graves, 2016), ne vise plus la vérification exhaustive et systématique des contenus journalistiques a priori, mais un contrôle a posteriori du contenu généré pas les utilisateurs (Bigot, 2007). Ce changement de paradigme s'explique par des contraintes éditoriales et économiques au sein des entreprises de presse, mais aussi par la prolifération des informations créées en ligne, et la vitesse à laquelle elles sont publiées et partagées, conduisant même les journalistes à faire un choix parmi les contenus à fact-checker. D'exhaustif, le fact-checking est devenu aléatoire (ibidem).

Le nombre croissant d'images auxquelles nous sommes confrontés quotidiennement en ligne et la facilité avec laquelle elles peuvent être manipulées et/ou utilisées à mauvais escient créent des formes visuelles spécifiques de désinformation et de mésinformation qui « ont reçu beaucoup moins d'attention » de la part des chercheurs que les formes textuelles de désinformation et de mésinformation (Dan et al., 2021, p. 641). L'émergence de systèmes d'intelligence artificielle générateurs d'images accessibles sur Internet tels Stable Diffusion, Dall-E ou Midjourney, s'ajoute à ces difficultés et brouillent les frontières entre contenu généré par une IA et production humaine (Akhtar, 2023; Grut, 2022; Moran & Shaikh, 2022). Cette « industrialisation » de la production automatique et bon marché de générateurs d'images a plusieurs conséquences dont la facilitation de la création de fausses informations (Floridi & Chiriatti, 2020). La nécessité d'identifier l'authenticité et la provenance des contenus visuels est donc plus importante que jamais (Grut, 2022).

La réponse des journalistes à la désinformation doit être ancrée dans le contexte d'un secteur qui dépend des plateformes et des réseaux sociaux pour la diffusion de contenus et d'informations . Les pratiques actuelles de vérification sont façonnées par les impératifs de l'écosystème médiatique actuel, dans lequel circule un flux continu d'informations à tout moment de la journée, tous les jours de l'année. Thomson et al. (2022) énumèrent six types d'opérations de manipulation ou de

falsification de photos et de vidéos dans des contextes journalistiques et de communication : saturation/désaturation, flou artificiel, copier/déplacer, retoucher, changement de contexte et recadrage. Pour vérifier un contenu, les journalistes utilisent un mélange de stratégies de détection automatisées et manuelles (Katsaounidou et al., 2020). Les stratégies de détection manuelle reposent principalement sur la recherche inversée d'images, l'examen des métadonnées de l'image ou l'utilisation d'un logiciel identifiant les retouche d'images.

Les vidéos et les photos sont décrites comme « les modalités les plus difficiles à vérifier » (Brandtzaeg et al., 2016, p. 331), et leur vérification doit aller au-delà des méthodes traditionnelles, nécessitant l'utilisation d'outils numériques et la capacité de les utiliser. Le manque de culture numérique observé chez les journalistes (Brandtzaeg et al., 2018; Saldaña & Vu, 2022) mettent à mal cette affirmation. Le manque de temps, de connaissances et/ou de formation adéquate pour utiliser les outils de vérification conduit les journalistes à confier une partie du travail de vérification à des équipes de fact-checking professionnelles qui travaillent dans le cadre d'un organe de presse, appartiennent à une organisation à but non lucratif, fonctionnent comme un site web autonome ou sont affiliées à des institutions académiques (Saldaña & Vu, 2022) ou même à des « utilisateurs amateurs de confiance » sur les médias sociaux (Pantti & Sirén, 2015; Tolmie et al., 2017).

À travers les concepts encore discutés de chambres d'écho et de bulles épistémiques (Nguyen, 2020), Nygren et al. (2021) soulignent que la vérification des faits peut également avoir l'effet inverse de celui recherché, c'est-à-dire renforcer le faux ou le valider par un « mécanisme de renforcement du désaccord », tandis que d'autres recherches soulignent que le travail des vérificateurs de faits n'atteint presque jamais les consommateurs des sites de fausses nouvelles (Guess et al. 2019). Des recherches antérieures révèlent que les journalistes et les organismes de presse ne disposent pas d'une approche cohérente ou d'un ensemble normalisé de lignes directrices pour la vérification des informations et des sources (Brandtzaeg et al., 2016; Shapiro et al., 2013). Cela fait écho à la perspective théorique du journalisme en tant que pratique, définie par Witschge & Harbers (2018, p. 111) comme « *un processus continu de négociation collective ascendante des praticiens (...) déterminé (...) par des conditions contextuelles et matérielles spécifiques, des préférences normatives, des routines habituelles et des expériences subjectives* ».

Étant donné que la pratique du fact-checking a considérablement évolué et que cet ensemble de pratiques est compris et justifié par les journalistes face aux défis de la désinformation, notre question de recherche est formulée comme suit : **Comment la cellule de fact-checking du journal Le Monde a-t-elle organisé ses pratiques de fact-checking en réponse au flux de désinformation entourant la guerre en Ukraine ?** Plus précisément, nous voulons savoir a) à quels types de désinformation les journalistes des Décodeurs ont été confrontés ; b) comment ils ont traité la question de la temporalité de la désinformation et de la vérification ; c) quelles pratiques et quels outils ils ont mobilisés pour procéder au fact-checking dans un tel contexte. Ces sous- questions permettront de mieux situer les limites des pratiques de vérification des faits et les nouveaux défis possibles découlant de la guerre en Ukraine.

3. Méthodologie

Cette étude est basée sur un double cadre. Nous avons réalisé cinq entretiens semi-directifs avec des membres des *Décodeurs* entre novembre 2022 et février 2023. Nous avons rencontré le chef de service, le chef de service adjoint et les trois journalistes régulièrement impliqués dans le fact-checking lié à la guerre contre l'Ukraine. Dans un second temps, nous avons couplé les entretiens avec une analyse de contenu d'une série de 48 débunks visuels relatifs à la guerre, publiées par *Les Décodeurs* entre le début de la guerre et la fin de l'année 2022. Tous les entretiens ont été menés par vidéoconférence, avant d'être retranscrits intégralement et anonymisés par les auteurs. Nous avons systématiquement abordé les sujets suivants avec les personnes interrogées : l'organisation interne des *Décodeurs* après le début de la guerre ; les critères de sélection des contenus à vérifier ; les outils de vérification utilisés et le choix du format de publication des vérifications en ligne ; l'arbitrage des cas éthiquement, techniquement ou politiquement sensibles ; les audiences recueillies par les articles de vérification au cours des douze mois de 2022. Compte tenu du caractère inédit du sujet analysé (nous avons très peu de points de comparaison avec des conflits de l'ère numérique qui ont impliqué la France, et l'Europe dans son ensemble, de manière aussi étroite), les entretiens ont d'abord été analysés dans une *perspective documentaire,* c'est-à-dire pour recueillir des informations concrètes sur le fonctionnement du fact-checking par rapport à la guerre en Ukraine. Notre méthodologie comprend également une *analyse compréhensive* (Paillé & Mucchielli, 2012), qui vise à saisir de manière inductive la manière dont les personnes interrogées décrivent, comprennent et justifient leurs pratiques professionnelles et leurs choix dans le contexte susmentionné.

Comme indiqué plus haut, notre méthodologie consiste en une analyse de contenu d'un corpus de 48 vérifications effectuées par *Les Décodeurs* et rassemblées sur une seule page web qui en contient 52. Nous avons exclu quatre vérifications qui ne portaient pas sur un visuel. Cette analyse de contenu inductive compare les différents cas en se concentrant sur l'origine de la désinformation, la date du démenti, le type de manipulation et les outils/pratiques utilisés pour vérifier le contenu visuel. Les modèles de vérifications et la manière dont ils ont été réalisés ont été discutés au cours des cinq entretiens semi-structurés.

4. Résultats

Il est important de noter que l'ensemble des fausses informations visuelles qui constituent notre étude ont toutes, sans exception, circulé sur les réseaux sociaux (Twitter et Facebook principalement). Seuls cinq n'y sont pas nées directement et proviennent soit de médias pro-russes, soit de médias étrangers diffusant involontairement une fausse information (une mauvaise traduction d'un discours vidéo de Zelensky par l'AFP, par exemple). Mais toutes circulent ensuite massivement sur les réseaux sociaux, diffusées par les médias eux-mêmes et/ou

reprises par des personnes proches de réseaux complotistes, pro-russes ou ukrainiens. Les réseaux sociaux sont à la fois la source et le canal de diffusion des fausses informations ainsi que l'outil de travail principal des fact-checkers. Le format (visuel et interactif) choisi pour présenter les vérifications en est l'illustration.

La page web présente les vérifications les unes à la suite des autres, de manière antichronologique, sous forme de vignettes. Celles-ci reprennent volontairement les codes des réseaux sociaux dont les faux visuels sont issus. Chaque vignette se compose d'une image (le faux visuel, en photo ou en vidéo ou une capture d'écran d'un post issu d'un réseau social le diffusant), d'un titre informatif donnant des indications sur la supercherie et d'un court texte descriptif expliquant succinctement le débunk. L'explication est volontairement synthétique pour « *rendre une page déjà dense plus digeste* » (fact-checker 3), et apporter une réponse brève mais claire à un internaute de moins en moins concentré sur le net. Si celui-ci veut plus d'informations concernant le débunk, il peut cliquer sur l'hyperlien renseigné dans le bas de la vignette, accompagné de la date de la vérification et du média à son origine. Ce lien renvoie l'internaute vers un article comprenant une explication plus détaillée du travail de vérification. Des liens sont parfois intégrés également directement dans le texte, permettant à l'internaute de remonter lui-même le fil de la vérification. Des tags complètent la vignette, donnant des indications sur la nature du visuel, sur le type de faux, sur des récurrences, et sur le type de propagande. Ces quelques tags sont, pour les fact-checkers, tant des mots-clés pour aider les internautes à s'y retrouver que des marqueurs de transparence et d'équilibre.

4.1. *Typologie de la désinformation visuelle*

Les tags étant inscrits aléatoirement par les journalistes, nous avons recommencé la classification des 48 débunks repris dans notre analyse. Nous en identifions 24 se basant sur des images animées (vidéos) et 24 sur des images fixes (photographies ou captures d'écran). Il est important de noter que nous n'analysons pas seulement l'image en elle-même, mais l'ensemble de chaque vignette.

Nous remarquons un nombre peu élevé de visuels ayant subi une manipulation technique via un logiciel de retouche d'image ou l'assistance d'une intelligence artificielle. En réalité, seuls 12 des 48 visuels relèvent de ce type de procédé que nous nommerons « trucage ». Cinq trucages se rapportent à une vidéo, dont un seul est un *deep fake* créé via une intelligence artificielle. Les procédés utilisés pour les quatre autres vidéos sont des manipulations sonores ou des erreurs de traduction induisant un sens contraire (en doublage ou en sous-titres). Les sept trucages photographiques relèvent de montages photo assez basiques (par exemple la création d'une fausse Une d'un magazine connu), ou d'ajouts ou de modifications mineures d'un ou plusieurs éléments (par exemple, l'ajout d'une croix gammée sur un maillot de football tenu par le président Zelensky).

Les ¾ des photographies et vidéo analysées sont donc authentiques, c'est la manière et le contexte dans lequel elles sont présentées et ce que le commentaire ou

la légende donne comme informations qui en faussent le sens initial. Les distorsions contextuelles peuvent concerner la localisation, la datation et l'interprétation du document. Vingt sont des images prises lors d'événements antérieurs à la guerre (*mauvaise temporalité*) et n'ayant aucun lien géographique avec elle (*mauvaise localisation*). Certaines sont liées à des événements réels (une explosion en Chine, un crash d'avion en Libye, etc.), d'autres sont tirées d'œuvres de fiction (making-of d'un film, série ukrainienne dans laquelle Zelensky a joué un rôle d'acteur, publicité) ou encore d'images fictives (extrait d'un jeu vidéo, effets spéciaux en 3D illustrant la Seconde Guerre mondiale). Notons que cinq des visuels que nous qualifions de « hors contexte » proviennent du conflit russo-ukrainien initié en 2014 lors de la guerre dans le Donbass et de l'annexion de la Crimée par la Russie. Enfin, onze des images « hors contexte » respectent à la fois la temporalité et le lieu désignés par le commentaire qui les accompagne. Seule l'*interprétation* est incorrecte. Par exemple, une petite fille a bien été soignée dans un hôpital ukrainien en juin 2022, mais parce qu'elle est tombée de son vélo, et non parce qu'elle a été blessée par un bombardement, comme l'affirme la légende de la photo. D'autres profitent des effets d'optique de certaines images pour induire le lecteur en erreur grâce à une légende erronée. Cette typologie nous permet de constater que nous sommes face à une désinformation caractérisée comme propagande, avec un niveau de facticité et d'intention élevé (Tandoc et al., 2018). La plupart des fake news ont été créées et diffusées dans le but de ressembler à des informations fiables pour tromper le lecteur.

4.2. *Gérer la temporalité de la désinformation*

Nous avons relevé les dates de vérification des débunks et, lorsque cela était possible, les dates estimées ou citées du début de la diffusion de la fausse information. Les entretiens révèlent qu'il est extrêmement difficile d'affirmer avec certitude quand la fausse information est devenue virale, et presque impossible de trouver la date de sa création en raison de la densité et de la multitude des réseaux. Cependant, les fact-checkers identifient régulièrement un tweet ou un post Facebook comme étant celui qui les a décidés à commencer leur fact-checking car ces posts donnent une grande visibilité aux fake news. Dans notre analyse, nous avons donc utilisé les dates de ces posts comme « date de propagation ».

Vingt-neuf vérifications, soit plus de la moitié du corpus, ont été effectuées dans un délai de trois jours. Huit vérifications ont été publiées le même jour que la date de propagation de la fausse nouvelle. Dix débunks ont été publiés entre trois et cinq jours après la propagation, et seulement cinq plus de cinq jours après. On observe donc un délai relativement court, mais pas toujours immédiat, entre ces deux moments (mode = 2 jours ; moyenne = 2,5 jours). « *Si une infox circule et est massivement partagée, nous ne pouvons pas attendre des semaines avant de donner le fact-check. Lorsque c'est viral, il faut apporter le débunk rapidement* » (fact-checker 1). Le travail est donc rapide, mais pas nécessairement instantané. Cela n'est pas tant lié à la difficulté de prouver le faux, mais plutôt au critère de viralité. Les

fact-checkers sont tous d'accord : si une fausse nouvelle n'est pas largement partagée sur un réseau social grand public comme Twitter ou Facebook, il n'est pas pertinent d'effectuer et de publier une vérification qui lui donnerait plus de visibilité. Au critère de viralité s'ajoute un critère géoculturel. En tant que média français, les fact-checkers du *Monde* s'assurent que les fausses informations circulent sur des réseaux francophones, avec un public majoritairement français, avant de les vérifier.

Sur base des dates de vérification, nous pouvons identifier trois périodes clés liées à la diffusion de la désinformation visuelle sur les réseaux sociaux. La première période correspond au début de la guerre, avec neuf vérifications effectuées le 24 février et cinq dans les jours qui ont précédé. La deuxième période couvre le premier mois de l'invasion, avec 21 vérifications effectuées entre le 25 février et le 25 mars. Cette période correspond à l'avancée rapide des forces russes vers Kiev. Le troisième pic a lieu le 8 avril, quelques jours après la découverte du massacre de Bucha, alors que les troupes russes se sont retirées de la ville le 31 mars 2022. Les quatre vérifications publiées à cette date traitent toutes de ce sujet, tout comme celle du 1er avril. Les périodes de faible intensité dans l'actualité semblent correspondre à une diminution de la quantité de désinformation. Les vérifications *des Décodeurs* se sont donc arrêtées en octobre 2022, le flux de visuels à vérifier s'étant tari après avril 2022, en même temps que la volonté russe de mener une guerre éclair. Les trois journalistes fact-checkers de l'équipe admettent d'ailleurs qu'ils n'ont plus « *le temps de s'en occuper* », la circulation de ces visuels étant « *mineure par rapport au début de la guerre* » (fact-checker 2).

4.3. *Pratiques de vérification des faits*

4.3.1. *Sources*

Pour identifier et vérifier la désinformation, les fact-checkers des *Décodeurs* effectuent plusieurs types de veille sur différents réseaux sociaux de manière à recouper les informations et s'assurer de leur viralité avant de procéder à une vérification. Depuis la pandémie de Covid-19, le réseau social Telegram a pris de l'importance et est devenu, avec la guerre en Ukraine, l'un des plus importants canaux de désinformation. Telegram est considéré comme une « antichambre » pour les fausses informations, un lieu où elles apparaissent dans les chambres d'écho d'individus convaincus (Nguyen, 2020). Ces groupes vont servir de relais à la fausse information et vont la faire circuler auprès du public en dehors du réseau social. Les fact-checkers infiltrent certains groupes ou suivent des individus spécifiques qu'ils identifient comme « pro-russes », « antivaccins », « complotistes », etc.

Les entretiens révèlent qu'une part importante de la surveillance est effectuée sur Twitter. Les fact-checkers constatent que ce réseau est massivement utilisé pour diffuser de fausses informations des chambres d'écho vers des bulles épistémiques (Nguyen 2020). Twitter est le seul réseau social disposant d'un outil (TweetDeck) permettant de collecter des tweets par hashtags ou de suivre certaines tendances et personnes. Cela facilite et personnalise grandement la veille. Les fact-checkers établissent des recherches par mots- clés ainsi que par type de compte/personne. Sur

Facebook et Instagram, la veille tend à se faire moins intensément qu'auparavant. Les fact-checkers reconnaissent que le groupe Meta a fait « *un gros travail de vérification par lui-même après l'élection américaine de 2016* », notamment en intégrant des équipes de fact-checkers professionnels dans leur vérification de contenu (dont les Décodeurs du Monde jusqu'en décembre 2022). Grâce à ce partenariat, les fact-checkers avaient un accès direct aux contenus signalés comme potentiellement faux par les utilisateurs des médias sociaux de Meta.

Les fact-checkers sont conscients des zones d'ombres que leur veille ne couvre pas, comme le réseau social Tik-Tok ou les forums de discussion tels que 4Chan et Reddit. Plusieurs facteurs expliquent ces angles morts : la petitesse de l'équipe, le manque de temps pour effectuer une veille de qualité sur un plus grand nombre de réseaux sociaux, l'absence d'outils de veille comme TweetDeck sur d'autres réseaux, et un « tropisme Twitter » avoué par les journalistes qui utilisent massivement ce réseau social comme point d'entrée majeur, voire unique, de l'information.

4.3.2. *Outils*

En matière de visuels, l'utilisation d'outils numériques basiques est courante. La recherche d'images inversées est considérée comme l'outil le plus efficace, le plus simple et le plus utilisé. En effet, *« un ou deux outils suffisent pour trouver la source ou dire qu'elle sera introuvable* » (fact-checker 2). C'est ce qui ressort des entretiens avec les journalistes fact-checkeurs et c'est aussi ce qui est souvent mentionné dans les articles de vérification que nous avons analysés. D'autres outils numériques permettant de rechercher dans les métadonnées d'une image ou de déterminer si une image a été modifiée à l'aide d'un logiciel de retouche d'image sont également mentionnés. Ces sites web ou plug-ins sont souvent disponibles en ligne gratuitement, développés par la communauté OSINT, des journalistes, des organisations de médias et des chercheurs du monde entier. Compte tenu de la disponibilité de ces outils, il n'est pas nécessaire que les journalistes chargés de la vérification des faits aient de solides compétences en informatique pour effectuer ce type de vérification, mais il est important de savoir que de tels outils existent.

Si la vérification des images implique une analyse technique, un second travail important concerne le contexte de l'image. L'utilisation de logiciels n'est alors plus suffisante. Pour identifier la source, le lieu, la date et la motivation de l'auteur, des techniques purement manuelles propres à chaque fact-checker sont systématiquement à l'œuvre. « *Il faut parfois trouver dans l'image des indices qui permettent de remonter le fil. Il n'y a pas de recette magique qui s'applique à chaque debunk, cela reste de l'artisanat !* » (fact-checker 3). L'expérience acquise au fil des ans par ces journalistes joue également un rôle majeur dans le processus de vérification. Bien qu'aucun membre de l'équipe n'ait de connaissances spécifiques sur les questions militaires, la Russie et l'Ukraine, les habitudes et la récurrence de certains mécanismes rencontrés dans d'autres circonstances de diffusion de fausses informations (crise de Covid-19, manifestations des Gilets jaunes en France, etc.) peuvent les éclairer.

Le recours à des « utilisateurs amateurs de confiance » (Pantti & Sirén, 2015) est également perçu comme une technique de vérification. De nombreux internautes qui ne travaillent pas pour des médias ou des organisations reconnues se sont passionnés pour la vérification des faits. Ils partagent leurs résultats sur les réseaux sociaux, expliquant leur démarche dans des fils de discussion sur Twitter, par exemple. « *Il est de plus en plus rare d'être le premier à débunker une fausse information. Nous accordons une attention particulière à ces sources, mais il est impératif que nous vérifiions tout nous-mêmes* » (fact-checker 1). Les utilisateurs amateurs de confiance permettent également aux fact-checkers de découvrir de nouvelles techniques qu'ils pourront réappliquer ensuite à d'autres vérifications.

Dans le cas spécifique de la désinformation visuelle sur la guerre en Ukraine, *Les Décodeurs* se sont également appuyés sur des vérifications effectuées par d'autres équipes de fact-checking de médias français (*AFP, France 24, Libération...*). La moitié des cas publiés ont été vérifiés par d'autres acteurs. Les journalistes fact-checkers des *Décodeurs* reconnaissent que compte tenu du temps qui leur est imparti pour le fact-checking, de leur petit nombre (seulement trois personnes) et du manque de ressources internes, l'utilisation de débunks provenant de collègues « *qu'ils connaissent bien et en qui ils ont confiance* » est une ressource importante pour atteindre l'objectif de « *donner un maximum de clés aux gens pour éviter de se faire piéger par des images, et être le plus informatif et le plus complet possible* » (adjoint du chef de service). Avant de publier des vérifications qui ne proviennent pas directement de leurs équipes, qu'il s'agisse de vérifications d'internautes ou de journalistes professionnels, *Les Décodeurs* procèdent systématiquement à un « fact-checking du fact-checking » en réappliquant le processus de vérification pour s'assurer de l'exactitude des résultats. Ils citent également toujours les auteurs du démenti.

4.3.3 *Considérations sur les publics*

L'ensemble des personnes interrogées reconnaissent une audience importante sur les pages web qui font de la vérification de fausses informations. Plus la fausse information est virale sur les réseaux sociaux, plus l'audience de sa page web de vérification semble élevée. L'objectif des fact-checkers avec ce type d'article est d'atteindre et éventuellement de convaincre des « bulles épistémiques » plutôt que des « chambres d'écho » considérées comme difficiles voire impossibles à atteindre (Nguyen, 2020). Si l'exposition à des preuves peut faire éclater une bulle épistémique, elle peut aussi renforcer une chambre d'écho. Les fact-checkers sont donc prudents. « *Même s'ils lisent nos vérifications, ils ne les croient pas. Ils ont leurs propres arguments, avec leurs propres études invérifiables* » (fact-checker 1). Lorsqu'ils s'infiltrent dans ces groupes pour se tenir informés de la désinformation qui y circule, les fact-checkers restent discrets, invisibles. Ils n'y publient pas leurs vérifications. « *Nous visons les personnes qui ont des doutes sincères sur les informations et qui ne sont pas polarisées pour supposer qu'on va leur mentir. Ils veulent juste savoir si c'est vrai ou pas* » (fact- checker 3). Ces personnes, issues de bulles épistémiques, ne sont pas réfractaires à l'exposition de nouveaux arguments ou

à des informations qui leur permettent de se forger une opinion s'ils leur sont présentés. « *Nous avons une obligation de moyens, pas une obligation de résultats. Nous essayons de faire les choses sérieusement et honnêtement. Après, on ne peut pas forcer les gens à lire et encore moins à être d'accord. Nous ne sommes pas un ministère de la vérité* » (fact-checker 3).

5. Conclusion

De nombreuses études ont démontré la valeur d'un modèle de *gatekeeping* intégré dans l'écosystème des médias numériques d'aujourd'hui. La question n'est plus seulement de savoir « comment les informations deviennent des actualités » (Vos & Heinderyckx, 2015) mais aussi d'analyser les multiples canaux par lesquels l'information passe et le rôle de l'audience (Shoemaker & Vos, 2009). Dans ce contexte, et sur la base de nos résultats, le journaliste chargé de la vérification des faits peut être considéré comme l'une des portes par lesquelles des éléments d'information spécifiques sont filtrés. « *Bien que les journalistes n'aient pas le pouvoir de décider quel contenu entre en contact avec le public, ils peuvent renforcer - ou rejeter - et interpréter le contenu en réseau* » (Pantti, 2015, p. 205). Les contenus sur lesquels travaillent les fact-checkers proviennent des réseaux sociaux et sont générés par les utilisateurs. L'objectif des fact-checkers est de filtrer une partie de ce contenu pour permettre aux autres utilisateurs d'avoir une compréhension éclairée des (fausses) informations. Tous les fact-checkers interrogés, ainsi que leurs deux superviseurs, ont mentionné l'équilibre entre « information et visibilité » comme un point central et une question récurrente derrière chaque vérification. La ligne éditoriale consiste à vérifier la désinformation qui a acquis suffisamment de viralité, sans donner plus de visibilité à des contenus problématiques plus « souterrains ». Singer, (2014) mentionne un « *gatekeeping en deux étapes, dans lequel les décisions éditoriales initiales de rejeter ou d'inclure un élément dans le produit d'information sont suivies par les décisions des utilisateurs d'améliorer ou de réduire la visibilité de cet élément pour un public secondaire* » (p. 67). Nos résultats suggèrent que nous pourrions également considérer le modèle à l'envers : le public secondaire devient l'origine de l'information et de sa diffusion, suivie de la décision de la vérifier ou non (que ce soit par des journalistes ou d'autres personnes). Le journaliste qui vérifie les faits s'appuie sur la décision des utilisateurs de donner une grande visibilité à une « nouvelle » (dans notre cas, fausse), et c'est parce qu'elle a déjà acquis une grande visibilité que le journaliste décide de s'en occuper et de fournir une vérification au public**.**

Les routines de fact-checking impliquent un mélange de surveillance de multiples plateformes de médias sociaux, d'utilisation d'outils numériques pour la vérification d'images et de recours à l'expertise, aux expériences passées et à la collaboration avec des sources fiables pour vérifier les fausses informations. Si les journalistes spécialisés dans la vérification des faits travaillent effectivement avec des processus, des pratiques et des outils (en grande partie) communs, une part importante de leur travail se fait également au niveau individuel, impliquant « *leurs*

expériences de vie et professionnelles, leurs valeurs personnelles, leurs compétences et leurs attitudes » (Shoemaker & Vos, 2009, p.31). Bien que l'analyse technique soit impliquée, une grande partie de la vérification des images repose sur des pratiques et des méthodes pré-numériques, manuelles et hautement personnalisées, telles que l'identification du contexte, de la source, du lieu, de la date et de la motivation de l'auteur de l'image. Certains fact-checkers n'hésitent pas à qualifier leur travail de « bricolage » ou d' « artisanat », ce qui fait écho aux propos de Witschge & Harbers (2018) qui décrivent la nature ascendante, variable et processuelle de la pratique journalistique. Ce cadre semble significatif pour analyser des journalistes qui évoluent dans un environnement numérique largement mis en réseau et alimenté en contenus, outils et initiatives par un panel très hétérogène d'acteurs allant de trolls anonymes diffusant de la désinformation à des structures et réseaux spécialisés de fact-checkers.

L'équipe des *Décodeurs* est consciente des limites de ses pratiques. S'ils affirment que dans des cas tels que la diffusion d'images manipulées ou présentées hors de leur contexte d'origine, le fact-checking « pur » est un outil pertinent, il n'est pas efficace dans tous les cas. Souvent accusés de « distribuer des bons et des mauvais points » de manière autoritaire à un moment où la confiance du public dans les organisations médiatiques est une question cruciale, les fact-checkers remettent également en question leurs pratiques et leurs routines, car de nombreuses informations sont bien trop complexes pour être catégorisées comme « vraies » ou « fausses ». Le déclenchement d'une guerre et ses origines constituent à cet égard une bonne étude de cas pour évaluer ces limites. L'évolution de la place du fact-checking au sein des *Décodeurs* tend donc vers plus de pédagogie, à travers des articles analytiques dans lesquels les lecteurs sont amenés à se forger leur propre opinion à partir d'informations fiables et vérifiées, de sources solides, et d'explications de différents interlocuteurs. Le fact-checking reste présent en arrière-plan, avec des éléments de vérification inclus dans ces articles, mais il est de moins en moins une fin en soi.

Les résultats de nos recherches montrent que la plupart des vérifications effectuées (36 sur 48) portaient sur des images authentiques dont le sens était déformé par des légendes trompeuses. Nous n'avons identifié qu'un seul *deep fake* et nous sommes donc loin d'une vague de désinformation sophistiquée orchestrée par des partisans russes ou ukrainiens. Même si notre corpus est limité, ainsi que les vérifications faites par nos interviewés, il semble que les méthodes traditionnelles éprouvées, malgré leur banalité et la disponibilité d'outils beaucoup plus sophistiqués, constituent toujours la majeure partie de la désinformation visuelle. Cela dit, l'impact de la disponibilité croissante d'outils d'intelligence artificielle tels que MidJourney, qui peuvent générer des images très réalistes accessibles gratuitement, devra être réévalué à l'avenir car il soulève de grandes inquiétudes quant à leur potentiel. Il serait nécessaire que les recherches futures explorent l'utilisation d'images générées par l'IA pour la désinformation visuelle et les techniques que les journalistes chargés de la vérification des faits devront mettre au point pour les détecter.

Bibliographie

Akhtar, Z. (2023). Deepfakes Generation and Detection : A Short Survey. *Journal of Imaging*, *9*(1), 18. https://doi.org/10.3390/jimaging9010018

Allan, S. (2013a). Blurring Boundaries : Professional and Citizen Photojournalism in a Digital Age. In *The Photographic Image in Digital Culture* (p. 183-200). Routledge.

Allan, S. (2013b). *Citizen Witnessing : Revisioning Journalism in Times of Crisis*. Polity Press.

Amazeen, M. A. (2020). Journalistic interventions : The structural factors affecting the global emergence of fact-checking. *Journalism*, *21*(1), 95-111. https://doi.org/10.1177/1464884917730217

Bennett, W. L., & Livingston, S. (2018). The disinformation order : Disruptive communication and the decline of democratic institutions. *European Journal of Communication*, *33*(2), 122-139. https://doi.org/10.1177/0267323118760317

Bigot, L. (2017). Le fact-checking ou la réinvention d'une pratique de vérification. *Communication langages*, *N° 192*(2), 131-156. https://doi.org/10.3917/comla.192.0131

Brandtzaeg, P. B., Følstad, A., & Chaparro Domínguez, M. Á. (2018). How Journalists and Social Media Users Perceive Online Fact-Checking and Verification Services. *Journalism Practice*, *12*(9), 1109-1129. https://doi.org/10.1080/17512786.2017.1363657

Brandtzaeg, P. B., Lüders, M., Spangenberg, J., Rath-Wiggins, L., & Følstad, A. (2016). Emerging Journalistic Verification Practices Concerning Social Media. *Journalism Practice*, *10*(3), 323-342. https://doi.org/10.1080/17512786.2015.1020331

Caplan, R., & Boyd, D. (2018). Isomorphism through algorithms : Institutional dependencies in the case of Facebook. *Big Data & Society*, *5*(1), 2053951718757253. https://doi.org/10.1177/2053951718757253

Dan, V., Paris, B., Donovan, J., Hameleers, M., Roozenbeek, J., van der Linden, S., & von Sikorski, C. (2021). Visual Mis- and Disinformation, Social Media, and Democracy. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, *98*(3), 641-664. https://doi.org/10.1177/10776990211035395

Floridi, L., & Chiriatti, M. (2020). GPT-3 : Its Nature, Scope, Limits, and Consequences. *Minds and Machines*, *30*(4), 681-694. https://doi.org/10.1007/s11023-020-09548-1

Gottfried, J., & Shearer, E. (2016, mai 26). News Use Across Social Media Platforms 2016. *Pew Research Center's Journalism Project*. https://www.pewresearch.org/journalism/2016/05/26/news-use-across-social-media-platforms-2016/

Graves, L. (2016). *Deciding What's True : The Rise of Political Fact-Checking in American Journalism*. Columbia University Press.

Grut, S. (2022). Your newsroom experiences a Midjourney-gate, too. *Nieman Lab*. https://www.niemanlab.org/2022/12/your-newsroom-experiences-a-midjourney-gate-too/

Himma-Kadakas, M., & Ojamets, I. (2022). Debunking False Information : Investigating Journalists' Fact-Checking Skills. *Digital Journalism*, *10*(5), 866-887. https://doi.org/10.1080/21670811.2022.2043173

Joffe, H. (2008). The Power of Visual Material : Persuasion, Emotion and Identification. *Diogenes*, *55*(1), 84-93. https://doi.org/10.1177/0392192107087919

Katsaounidou, A. N., Gardikiotis, A., Tsipas, N., & Dimoulas, C. A. (2020). News authentication and tampered images : Evaluating the photo-truth impact through image verification algorithms. *Heliyon*, *6*(12), e05808. https://doi.org/10.1016/j.heliyon.2020.e05808

Khaldarova, I., & Pantti, M. (2016). Fake News, The narrative battle over the Ukrainian conflict. *Journalism Practice*, *10*(7), 891-901. https://doi.org/10.1080/17512786.2016.1163237

Moran, R. E., & Shaikh, S. J. (2022). Robots in the News and Newsrooms : Unpacking Meta-Journalistic Discourse on the Use of Artificial Intelligence in Journalism. *Digital Journalism*, *10*(10), 1756-1774. https://doi.org/10.1080/21670811.2022.2085129

Nguyen, C. T. (2020). Echo chambers and epistemic bubbles. *Episteme*, *17*(2), 141-161. https://doi.org/10.1017/epi.2018.32

Nygren, T., Guath, M., Axelsson, C.-A. W., & Frau-Meigs, D. (2021). Combatting Visual Fake News with a Professional Fact-Checking Tool in Education in France, Romania, Spain and Sweden. *Information*, *12*(201), 201. https://doi.org/10.3390/info12050201

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.

Pantti, M. (2015). Visual gatekeeping in the era of networked images. A cross-cultural comparison of the Syrian Conflict. In T. P. Vos & F. Heinderyckx (Éds.), *Gatekeeping in transition* (p. 203-223). Routledge/Taylor & Francis.

Pantti, M., & Sirén, S. (2015). The Fragility of Photo-Truth. *Digital Journalism*, *3*(4), 495-512. https://doi.org/10.1080/21670811.2015.1034518

Ritchin, F. (2013). *Bending the frame : Photojournalism, documentary, and the citizen*. Aperture.

Saldaña, M., & Vu, H. T. (2022). You Are Fake News ! Factors Impacting Journalists' Debunking Behaviors on Social Media. *Digital Journalism*, *10*(5), 823-842. https://doi.org/10.1080/21670811.2021.2004554

Shapiro, I., Brin, C., Bédard-Brûlé, I., & Mychajlowycz, K. (2013). Verification as a Strategic Ritual. *Journalism Practice*, *7*(6), 657-673. https://doi.org/10.1080/17512786.2013.765638

Shoemaker, P. J., & Vos, T. P. (2009). *Gatekeeping theory*. Routledge.

Singer, J. B. (2014). User-generated visibility : Secondary gatekeeping in a shared media space. *New Media & Society*, *16*(1), 55-73. https://doi.org/10.1177/1461444813477833

Tandoc, E. C., Lim, Z. W., & Ling, R. (2018). Defining "Fake News". *Digital Journalism*, *6*(2), 137-153. https://doi.org/10.1080/21670811.2017.1360143

Thomson, T. J., Angus, D., Dootson, P., Hurcombe, E., & Smith, A. (2022). Visual Mis/disinformation in Journalism and Public Communications : Current Verification Practices, Challenges, and Future Opportunities. *Journalism Practice*, *16*(5), 938-962. https://doi.org/10.1080/17512786.2020.1832139

Tolmie, P., Procter, R., Randall, D. W., Rouncefield, M., Burger, C., Wong Sak Hoi, G., Zubiaga, A., & Liakata, M. (2017). Supporting the Use of User Generated Content in Journalistic Practice. *Proceedings of the 2017 CHI Conference on Human Factors in Computing Systems*, 3632-3644. https://doi.org/10.1145/3025453.3025892

Vos, T. P., & Heinderyckx, F. (Éds.). (2015). *Gatekeeping in transition*. Routledge/Taylor & Francis.

Vos, T. P., & Thomas, R. J. (2019). The Discursive (Re)construction of Journalism's Gatekeeping Role. *Journalism Practice*, *13*(4), 396-412. https://doi.org/10.1080/17512786.2018.1478746

Wahl-Jorgensen, K. (2016). Emotion and journalism. In T. Witschge, C. W. Anderson, D. Domingo, & A. Hermida, *The SAGE Handbook of digital Journalism* (p. 128-144). SAGE Publications Ltd.

Waisbord, S. (2018). Truth is What Happens to News. *Journalism Studies*, *19*(13), 1866-1878. https://doi.org/10.1080/1461670X.2018.1492881

Wardle, C. (2018). The Need for Smarter Definitions and Practical, Timely Empirical Research on Information Disorder. *Digital Journalism*, *6*(8), 951-963. https://doi.org/10.1080/21670811.2018.1502047

Witschge, T., & Harbers, F. (2018). Journalism as Practice. In Vos, Tim P., *Journalism* (Vol. 19). De Gruyter Mouton. https://doi.org/10.1515/9781501500084-006